



Paysages de l'industrie en Sarthe

Jonathan Truillet

► To cite this version:

Jonathan Truillet. Paysages de l'industrie en Sarthe. 303: arts, recherches et créations, 2006, 91, pp.49-55. halshs-00168262

HAL Id: halshs-00168262

<https://shs.hal.science/halshs-00168262>

Submitted on 26 Aug 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paysages de l'industrie en Sarthe.

Jonathan Truillet

Conseil général de la Sarthe
Service Conservation du patrimoine

La Sarthe véhicule souvent l'image d'un département rural. C'est oublier l'importance de son histoire industrielle qui a laissé de nombreux vestiges encore visibles, au détour d'une rue ou d'un champ. Il fallait documenter ces traces et les replacer dans leur contexte historique, pour les rendre compréhensibles au plus grand nombre. C'est l'objectif que s'est assigné le Conseil général de la Sarthe, en engageant en 2005 un inventaire préliminaire du patrimoine industriel du département¹. Les résultats de ce travail concernent 140 sites environ. Pour comprendre ce patrimoine et en apprécier toute la richesse, il faut l'analyser comme un tout. En observant la manufacture, mais aussi les machines qu'elle renferme et tous les autres éléments qui gravitent autour d'elle : les logements et les infrastructures de transports. En cumulant ces points de vue architecturaux, techniques et sociaux, cet inventaire contribue à mieux faire comprendre la construction et la complexité des territoires industriels sarthois, hérités du 19^e siècle.

Les vestiges architecturaux

Les témoignages de l'activité proto industrielle ne se distinguent guère de l'architecture vernaculaire traditionnelle. Le modèle économique sarthois au 18^e siècle reposait essentiellement sur le tissage et le filage du chanvre et du lin, à l'échelle réduite du noyau familial. A Fresnay-sur-Sarthe par exemple, les maisons de tisserands se fondent dans le paysage urbain et se différencient peu des autres habitations.

Les vestiges de la sidérurgie indirecte, pourtant attestée dans le département depuis le XVI^e siècle, sont très peu nombreux avant le XIX^e siècle. A peine peut-on observer un logement de maître de forge du XVII^e à Chemiré-en-Charnie et quelques bâtiments plus conséquents aux forges de l'Aune, datés du XVIII^e siècle. La vaste halle encore visible sur ce site pourrait d'ailleurs facilement être confondue avec une grange agricole.

C'est seulement à partir des années 1830 que l'aspect des nouvelles manufactures sarthoises est devenu plus spécifique. L'équilibre du secteur textile fut alors remis en question par l'introduction progressive du coton et de métiers mécaniques² qui ont entraîné une concentration des activités en un seul lieu. Le symbole de cette première évolution vers l'industrialisation c'est la filature, un vaste bâtiment à étages conçu pour utiliser au mieux l'énergie hydraulique. La plus ancienne conservée est située à la Chartre-sur-le-Loir³. C'est ici que Théodore Chesneau s'installe en 1837 et fait construire un bâtiment appareillé en pierre calcaire, composé de trois étages. L'édifice est typique des filatures utilisant l'énergie hydraulique. Cette dernière était transmise verticalement aux différents étages qui abritaient 10 000 broches en 1862.

Les minoteries se sont elles aussi considérablement agrandies au fur et à mesure de l'introduction de la « *mouture à l'anglaise* ». Cette nouvelle technique permettant de moudre des grains en continu fut introduite pour la première fois en Sarthe à Malicorne-sur-Sarthe en 1831, puis au Moulin du Gord en 1838, soit vingt ans après la première installation de ce type en France. Cette minoterie de Noyen-sur-Sarthe se distingue encore aujourd'hui par son architecture monumentale : quatre étages, dont un sous comble, neuf travées, de vastes baies cintrées et une demie verrière. Les usines métallurgiques ont également été modifiées au cours de cette période. Voici l'exemple de la fenderie de Champrond, construite en 1836. Le dispositif hydraulique interne, en partie sauvegardé, servait à débiter le métal nécessaire à la production des 200 000 fers battus, vendus tous les ans. Alors qu'auparavant on aurait construit semblable bâtiment sur un modèle agricole, le maître de forges recherche désormais une architecture plus rationnelle et un bâtiment mieux éclairé.

La seconde moitié du XIX^e siècle confirme ces recherches. Les différentes papeteries construites par Joseph Claude Tonnelier le long du Loir témoignent bien de cette nouvelle conception de la manufacture⁴. En 1843, il installe une première affaire au moulin des Navrans à la Flèche, mais c'est seulement à partir de 1850 qu'il fait appel à Charles Callon, un ingénieur hydraulicien, pour la conception de sa nouvelle papeterie du Lude. Plus tard, c'est également lui qui a été chargé de concevoir entièrement sa nouvelle papeterie à Varennes en 1858, puis celle de Cherré vers 1865. Cette architecture d'ingénieur est quasiment identique d'une papeterie à l'autre et permet une utilisation optimale des ressources hydrauliques.

Au fur et à mesure des créations nouvelles ou des agrandissements successifs, la verticalité cède progressivement la place à l'horizontalité dans les usines textiles. C'est le cas de la filature de chanvre de Champagné, dont les premiers ateliers ont été édifiés au début des années 1860⁵. Tous les bâtiments conservés aujourd'hui sont sans étages, conséquence logique de l'augmentation du poids des métiers à filer qui sont désormais construits en métal. Ces mêmes dispositions sont visibles à la filature de Bessé-sur-Braye, datée du second Empire. En revanche, les minoteries ont toujours conservé une structure verticale qui facilitait la manutention des grains par gravitation, même après la modernisation des conditions de production. Que l'on songe par exemple aux Moulins de Saint-Georges, au Mans, sur la rive droite de la Sarthe. A la fin du XIX^e siècle, cette minoterie qui est la propriété de Pierre Joseph Jamin et de Joseph Leroux, symbolise en tous point l'usine moderne. Pourtant, l'architecture reste proche de celle des minoteries des années 1830. Les bâtiments qui abritaient 40 meules en 1883 sont construits selon un plan général en U, et disposent de cinq étages.

Le patrimoine technique

A la différence de l'Angleterre, la France a longtemps fondé son expansion industrielle sur l'utilisation de l'énergie hydraulique. De ce point de vue la Sarthe a été une « *exagération du modèle national* »⁶, puisqu'elle ne comptait encore qu'une douzaine de machine à vapeur en 1847. Logiquement, les dispositifs hydrauliques conservés sont plus nombreux que les vestiges de machine à vapeur. A titre d'exemple, le moulin Poussel de Vouvray-sur-Loir conserve toujours une vaste roue par-dessous en métal. Ce type de roue convenait parfaitement au Loir, une rivière au

débit peu rapide et aux petites chutes d'eau. La turbine hydraulique, mise au point à partir des années 1820, convenait également à la plupart des cours d'eau du département et les industriels sarthois y eurent souvent recours. La plus ancienne est conservée dans la papeterie de Cherré. Il s'agit d'un modèle Fontaine, breveté en 1839. A la fin des années 1860, le propriétaire des lieux fait installer ce dispositif d'une force de quatre vingt six chevaux, permettant d'actionner huit cylindres à broyer les chiffons.

En comparaison, les vestiges des dispositifs thermiques sont beaucoup moins nombreux. Parce que l'achat d'une machine à vapeur nécessitait toujours des investissements considérables, chacun s'attachait à mettre en valeur ce symbole de réussite. En commençant naturellement par la cheminée, « *cette colonne élevée sur son socle dont toutes les proportions doivent être en harmonie* »⁷. Celles de la filature de chanvre de Champagné se signalent par l'emploi de briques polychromes à vocation purement décorative. Le soubassement de la cheminée de la manufacture des tabacs du Mans illustre lui aussi cet effort systématique. Elevé au début des années 1880, l'édicule est une structure polygonale appareillée en brique, mais dont les chaînages d'angle sont en pierre calcaire.

Il n'est pas rare non plus que la salle des machines bénéficie de ce souci ostentatoire. Bien souvent, ce bâtiment se distingue du reste de la manufacture par son architecture soignée. Dans l'usine de tissage Laroche de Bessé-sur-Braye - une manufacture somme toute modeste - la façade de la salle des machines est agrémentée par des briques qui dessinent une décoration sobre mais élégante. L'exemple de l'ancienne filature de Crousilles est encore plus significatif. En 1876, alors que les résultats de la manufacture stagnent, Emile Marquet fait installer une machine à vapeur⁸. Pour abriter ce nouvel équipement, il finance la construction d'un vaste bâtiment en brique et en pierre de taille. Une balustrade décorative unifie l'ensemble et lui confère une certaine monumentalité.

Les machines de production quant à elles, sont encore moins bien conservées que les dispositifs énergétiques. Le moulin de Malicorne-sur-Sarthe possède encore un magnifique beffroi, représentatif de la modernisation des minoteries sarthoises au XIX^e siècle. Ce dispositif installé à la fin des années 1830 par Monsieur Cuiler-Perron avait une double fonction. D'abord protéger le mécanisme de transmission de

l'énergie hydraulique, mais aussi supporter les meules du premier étage, disposées juste au dessus de lui. Les hasards de la conservation ne permettent que très rarement de pouvoir observer des vestiges illustrant l'ensemble d'une chaîne de production. C'est le cas dans l'ancienne cidrerie-distillerie de Soulligné-sous-Ballon. Dans cette petite usine construite dans les années 1940, on produisait environ 150 000 litres de cidre et d'eau de vie de pommes par an. L'ensemble de la chaîne de production du cidre est pratiquement conservée. Les pommes étaient lavées au premier étage dans des cuves en béton. Une fois pressé, le jus de pomme était mis à macérer dans de vastes réservoirs tandis que le marre était séché dans un four de brique.

Autre exemple intéressant, celui de l'ancienne passementerie de Mamers. Elle n'illustre pas une chaîne de production mais les différentes étapes de la modernisation des métiers à tisser. Cette manufacture créée en 1872 par la famille Hervé n'a cessé son activité qu'il n'y a que quelques années. Le site abrite encore un métier à tisser de type Jacquard en bois et en fonte. Sa faible largeur indique qu'il servait à la confection de petites bandes décoratives, tissées mécaniquement grâce à la mécanique Jacquard qui a malheureusement disparu. Cette machine côtoie des métiers à crochet de marque Echert entièrement en métal qui évoquent la modernisation des techniques passementières dans la première moitié du 20^e siècle.

Au-delà de l'usine

La manufacture n'est qu'une partie des paysages industriels façonnés par l'homme. En réalité, l'implantation des fabriques a entraîné l'aménagement de tout un espace environnant qu'il faut prendre en considération. Au premier rang de ces éléments annexes mais pas secondaire se trouvent les logements, qu'ils soient ouvriers ou patronaux. La première cité ouvrière française a été construite en 1826 au Creusot. Néanmoins, certains secteurs d'activités avaient auparavant pris l'habitude de proposer des logements près de la manufacture aux ouvriers les plus qualifiés. Les souffleurs de verre par exemple faisaient l'objet de tous les soins. A la verrerie de la Pierre à Coudrecieux, au moins huit logements existaient au début du XIX^e siècle. Ils ont été remplacés à la fin de ce siècle par trois vastes pavillons de briques. Ces derniers ne devaient être qu'un des quatre cotés d'un rectangle d'habitations qui n'a finalement pas été achevé. L'objectif du propriétaire, le comte du Luart, puis de sa fille la Comtesse de Pontois-Pontcarré n'était pas d'offrir le

logement à chacune des deux cent personnes qui travaillaient pour eux, mais bien de fixer sur place les « gentilshommes verriers » indispensables au soufflage du verre.

En 1840, Le «*Tableau de l'état physique et moral des ouvriers travaillant dans les manufactures de coton, de laine et de soie*» de Louis René Villermé, amorce une prise de conscience de la condition ouvrière. La construction de cités plus vastes où presque tout le personnel pouvait être logé s'est alors généralisée dans des secteurs faiblement qualifiés. En Sarthe, le meilleur exemple de ce paternalisme patronal naissant reste certainement la papeterie de Varennes. Dans cette usine créée en 1858, Joseph Claude Tonnelier a fait construire une série de logement qui forment une vaste barre de près de deux cent mètres de longueur. Une grande partie de ces logements sont à simple rez-de-chaussée et constitués d'une cuisine, d'une chambre et d'un cellier. Une pharmacie assurait gratuitement les soins pour les ouvriers et un débit de tabac servait aussi d'épicerie et de mercerie⁹. Cette véritable petite ville est entièrement établie autour de la papeterie. Néanmoins, plus le nombre d'ouvriers à loger augmentait, plus cette disposition resserrée s'avérait inadéquate. L'usine d'Antoigné à Saint-Jammes témoigne d'une nouvelle tendance à l'éclatement d'un site industriel, à l'échelle d'un village. Jusqu'aux années 1930, la famille Chappée a encouragé la construction de logements sur des terrains situés au sud et au nord du bourg¹⁰.

La maison de maître est bien souvent le pendant obligé de l'habitat ouvrier. Elle avait pour fonction essentielle d'exprimer la réussite de la famille et de l'entreprise. La vaste demeure des descendants d'Elie Savatier à Bessé-sur-Braye est avant tout une représentation de soi. Construite en grande partie avant 1829, la maison a été progressivement entourée d'un vaste jardin à l'anglaise, ayant nécessité le creusement d'un ruisseau et d'un lac artificiel^s. Sur une des lettres à entête représentant l'usine, ce parc est particulièrement mis en valeur par l'usage de fausses proportions, preuve de l'importance qu'on lui accordait¹¹. D'ailleurs, la maison et le jardin sont littéralement collés aux halles à shed de la filature, comme pour mieux exposer aux ouvriers les preuves de la réussite et les justifications de la domination. Ailleurs, la maison patronale peut prendre une allure encore plus majestueuse. A Château du Loir, la famille Maillard qui possédait une tannerie employant plus de cent cinquante personnes en 1899, s'est fait construire une vaste demeure qui domine

encore la petite ville. Les oculi et les demi verrières ne sont pas sans rappeler l'architecture usinière, mais les arcatures aveugles et les pavillons latéraux soulignent la noblesse du lieu. En 1896, Emile Maillard fit même réaliser les décors intérieurs, désormais inscrits à l'Inventaire supplémentaire, par des artistes ayant œuvrés à l'Opéra de Paris, sous la direction de l'architecte parisien Louis Duchamp.

Reste à évoquer les infrastructures de transport à travers un exemple rare d'architecture ferroviaire, conservé près de la gare de Château du Loir. A la fin du XIX^e siècle, la ville se trouvait à l'intersection de deux lignes d'importance et sa population doubla en quelques années. Une rotonde en « quart de rond » y fut construite en 1891 pour faciliter la manutention des nombreuses locomotives. Aujourd'hui, ce bâtiment est un des tout derniers de ce type encore debout, susceptible d'évoquer l'histoire du chemin de fer à la vapeur.

L'étude de tous ces vestiges permet de mieux comprendre les deux logiques de la construction d'un territoire industriel. La première est sociale, comme l'illustre la région de Bessé-sur-Braye où les maisons de maître dominent physiquement le paysage. La seconde est technique, à l'image de la manufacture des tabacs du Mans qui avait son propre embranchement ferroviaire, directement relié à la gare. Les exemples ne manquent pas pour évoquer la complexité des territoires façonnés par les acteurs de l'histoire industrielle sarthoise. C'est pourquoi le Conseil général met en oeuvre cette année l'opération « *territoires industriels sarthois* », conçue comme un outil de compréhension de la richesse de cet héritage.

Notes :

¹ L'auteur tient particulièrement à remercier Hélène Renaudin, étudiante au DESS « *valorisation du patrimoine culturel et développement local* » de l'Université du Mans et collaboratrice indispensable à la réalisation du travail d'archive et de terrain.

² Le coton est tissé en Sarthe dès 1757 par Elie Savatier, mais ce n'est qu'au 19^e siècle qu'il a été filé d'abord à Vouvray-sur-Loir, puis à La Chartre-sur-le-Loir.

³ Archives départementales de la Sarthe série 9 M.

⁴ André Louis, *Les papeteries sarthoises : histoire et patrimoine*, dans 303, n° 31, 1991

⁵ Archives départementales de la Sarthe, sous série 8 S 58

⁶ Auffret Jean-Marc, *Aspects de la révolution industrielle en Sarthe*, dans *Bulletin de la société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1980.

⁷ Cordier Edmond, *Les cheminées d'usines*, dans *Bulletin de la société de l'industrie minérale*, 1888, cité par Michel Melot, *Comment la beauté vient aux usines*, dans *Archéologie industrielle en France*, n° 46, juin 2005

⁸ Archives départementales de la Sarthe, sous série 7S 210, aménagement et police des cours d'eau non navigables.

⁹ Morancé M, *Notices sur les habitations ouvrières dans le Maine*, dans *Bulletin de la Société d'Agriculture Sciences et Arts de la Sarthe*

¹⁰ Belhoste Jean-François (dir), *La métallurgie du Maine, de l'âge du fer au milieu du 20^e siècle*, Editions du Patrimoine, 2003.

¹¹ Archives départementales de la Sarthe, sous série 8 S 59